

Il ne pouvait y avoir de lieu plus destiné aux œuvres de Mark Dion que Carré d'art, point focal d'une ville qui compte sept musées et cinq galeries d'art (pour s'en tenir aux "Institutions" municipales !). Sans doute aucun, comme l'Italie de la Renaissance vit s'affronter clochers, campaniles et beffrois dans une incessante course à la hauteur, à la lisibilité et quelquefois à l'effondrement tant des édifices que des pouvoirs qu'ils incarnaient, y eut-il, sous nos latitudes, une compétition des lieux d'expos ? Pourquoi pas, si/puisque cela démultiplie de facto les occasions de donner à voir des œuvres (bien que, quelquefois, certaines gagneraient plutôt à conserver l'anonymat...). A Carré d'Art intra muros, plusieurs espaces ne sont-ils pas dédiés aux monstrations ? Ici même donc, Mark Dion nous renvoie l'image de ce que sont ces collections que nous côtoyons, tant dans les "musées" qu'à domicile, en nos douillets intérieurs. Au commencement est le ramassis, trésors de notre enfance, lesquels sont pieusement conservés par nos géniteurs qui y abdiquent souvent le sens commun... Puis nous thésaurisons, tout d'abord en classe, avant que d'être quelquefois pris par la fureur de l'accumulation. L'une des rares vertus de cette voracité est de nous apprendre ces mots rares, imprononçables et fascinants que la langue au chat a créés pour qualifier les plus surréalistes de nos attirances. Mais pourquoi diable collectionner ? Pour la possession pure et dure et le fric dans de rares (et chers) cas. Dissimulés et soigneusement mis hors de vue, comme on met hors d'eau, les opus se morfondent et roubrouissent, à l'image de leurs propres. Pour la possession de l'authentique ? Plaisir souvent solitaire mais sans doute compréhensible. Rendons grâce, notamment dans notre Hexagone, à Vivant Denon. Auteur inspiré de quelques subtils érotiques dans le plus pur style XVIIIe, le créateur du Musée du Louvre donna le branle de la nouvelle conception de la présentation à tous des collections publiques, dont la préservation et la mise à l'abri des prédateurs assuraient dès lors la survie et la pérennité. Depuis, tout est possible. On ferait une étonnante... exposition des lieux d'expos, de par le vaste monde. Mais micro ou macro, le cosme est en nous, et face à nous, ainsi que Mark Dion nous le prouve et le propose. Exprimons lui notre reconnaissance pour nous offrir sa vision de ces anthologies qui rassurent leurs "possesseurs", qu'ils soient individus ou Institutions. Assemblant ces pièces, illusion est perçue de posséder le temps et l'espace ; les êtres ; les choses ; et leur âme. La collection comme chimère ? Sans doute, puisque la quête de tout est désespérément sans fin. Dans le (faux) espoir d'atteindre au démiurge. Leurre suprême. Et Vanitas...

Jean-Paul FOURNIER
Maire de Nîmes
Président de Nîmes-Métropole
Conseiller Général du Gard

Daniel J. VALADE
Adjoint au Maire de Nîmes
Délégué à la Culture
Président de Carré d'Art



Deep Time Closet, 2001

Depuis plus de vingt ans, l'artiste contemporain américain Mark Dion explore les croisements entre art et science, visions et production de connaissance, collection et modes de présentation. En prenant la place d'un scientifique amateur, d'un collectionneur, d'un historien ou d'un biologiste, Mark Dion porte un regard souvent humoristique mais critique sur les relations entre culture et nature.

Dans différentes installations et projets in-situ spécifiques, Mark Dion investit les questions suivantes : par quels chemins et par quels moyens explorons-nous le monde ? Pourquoi les 18e et 19e siècles ont-ils été témoins d'une escalade de la découverte ? Comment transformer des expressions de la nature en culture ? Quelle idée a-t-on d'un musée ? Comment classifier des objets et des concepts créatifs ? Comment construisons-nous l'histoire ?

Mark Dion relance les débats sur l'évolution de l'histoire naturelle, le rôle du scientifique et les (re)présentations de la nature et des systèmes écologiques en science, au musée, au zoo et dans les œuvres d'art.

Il relance également les questions sur le rôle de l'artiste (comme interprète, performer, critique) et sur la fonction de l'art (une zone libre de débats critiques, d'exposés ou d'inspection des systèmes de valeur culturelle ?). En s'adressant à la manière que nous avons de voir et de parler du monde qui nous entoure, Mark Dion s'attarde sur les contradictions entre notre perception commune des systèmes de connaissance (l'évolution de l'histoire) et notre aptitude à faire proliférer les (contes) récits.

Mark Dion explore le musée comme une métaphore de la connaissance commune. Le projet est développé en cinq différentes sections qui suivent les classements de la connaissance scientifique proposés dans les musées d'Histoire Naturelle du XIXe siècle : géologie, entomologie, archéologie, ornithologie, mammalogie. Un sixième chapitre est centré sur les musées et la culture de la collection. Dans chaque présentation de l'itinéraire, l'artiste complètera ses travaux avec des spécimens des collections locales d'histoire naturelle.

UNE PROMENADE A LA SURFACE DU MONDE

A l'heure où le monde se propose de plus en plus fréquemment à notre premier usage par l'image, Mark Dion dans une collecte inlassable, affirme le réel pour irréductible. Depuis le XVIIIe siècle et la découverte de la Nature comme miroir de l'activité humaine, la figure du promeneur, renouvelé au XIXe et au XXe siècle par des auteurs comme Baudelaire, Walter Benjamin ou W. Sebald, est la métaphore de l'homme moderne mais aussi de l'artiste. Elle se distingue par sa mélancolie également. La promenade de Mark Dion est, elle, une promenade heureuse, née de la curiosité aiguë de l'artiste. Elle rend le monde inépuisable.

Mark Dion, artiste voyageur en perpétuel mouvement, héritier de la tradition occidentale des explorateurs n'ignore aucun recoin de la planète. Mais plus important encore est le transfert de leurs méthodes à notre monde immédiat. Dans le rationalisme du XVIIe siècle, la question de la mesure, de l'angle d'approche met en forme la réflexion scientifique.



Grotto of the Sleeping Bear-Revisited, 1998

La révolution copernicienne exposée par Pascal est le retournement des

termes de la comparaison, le soleil et le globe terrestre. Dans son humour, Mark Dion procède de même, de la jungle à la "jungle de béton", des animaux naturalisés à Mickey...

Mark Dion glisse dans l'espace et le temps. Sous les marches des ères géologiques de *Deep Time Closet*, comme dans les tombes égyptiennes, le ciel est étoilé, car l'entropie peut être belle. Cette légèreté n'est pas que celle du déplacement géographique, mais aussi celle de l'emprunt, de l'indice, de la coïncidence. Mark Dion a choisi d'investir un ordre qui n'est pas le sien. L'art mêlé de nombreuses scories se joue de lui-même et des autres. Usant de procédures de métissage et de contamination, tantôt créateur romantique ou anthropologue investi dans le contexte social, Mark Dion témoigne d'une immense liberté.

La marge et le collage, le rapprochement improbable des espèces, les techniques les plus sérieuses appliquées aux greniers et aux terrains vagues en sont les modes de développement. Mark Dion aime les espèces parasites: le rat, la mouette... C'est que loin des anathèmes de paradis perdus fréquents sur le thème de l'environnement, de cette impureté naissent l'œuvre et le mouvement des idées.

Au travers de ses pièces, la science est aussi un grand récit, une fiction avec ses héros animaux autant que ses génies scientifiques. Dans la taupe en peluche, reproduction exacte de l'expérience de Jean-Henri Fabre, est-ce vraiment l'attaque des insectes nécrophores qui centre l'attention, ou le pendu, image de souffrance presque humaine ? Si Mark Dion privilégie le cabinet bien rangé, le *Theatrum Mundi*, c'est pour en interroger la représentation, non pour la figer. Dion ne propose pas une archéologie de la connaissance. Il la met en mouvement. De nombreuses œuvres ressemblent à des campements, bases scientifiques de recherches aussitôt disparues et déplacées.

Dans sa blouse blanche, identifié par la monture de ses lunettes, il endosse le personnage du savant, le porte à son extrême souvent jusqu'à l'absurde et dissout en fumée l'esprit de sérieux - léger comme la bulle de savon baroque. (1)



Mark Dion Et Robert Williams
Theatrum Mundi : Armarium, 2001

DES HISTOIRES GROTESQUES ET SERIEUSES

Les formes que revêtent les animaux sont elles-mêmes multiples. L'on trouve, ainsi que dans les muséums d'histoire naturelle, des squelettes et nombre de bêtes naturalisées, présentés dans des vitrines. D'autres espèces, épinglées dans des boîtes ou flottant dans des bocaux étiquetés, sont rangées côte à côte dans des armoires. Certaines encore sont incarnées, ou du moins évoquées par des jouets d'enfant. Ainsi, l'ours en peluche de *Polar Bears and Toucans (from Amazonas to Svalbard)*, de 1991, est assis dans une bassine métallique, elle-même posée sur la caisse ayant servi au transport de l'ensemble. Les bêtes ont également une existence iconique : il peut s'agir de photographies, de gravures du XIXe siècle, ou bien d'illustrations présentes sur la couverture des manuels scolaires et des ouvrages savants. Dans cette nature exposée, la vie est rare et l'idée même d'un monde naturel est quasiment exclue. [...]

Round up : An Entomological Endeavor for Smart Museum of Art, de 2000, constitue sans doute le détournement le plus évident de la notion d'expédition. Vêtu à la façon d'un entomologiste tropical s'appropriant à affronter un milieu sauvage, file à papillons à la main, Mark Dion part à la chasse



Round Up, 2000

aux insectes. Le lieu d'exploration n'est autre que le musée, où l'artiste collecte mouches, punaises, araignées et autres arthropodes. Le grotesque de la situation est souligné par son accoutrement, pour le moins incongru dans l'espace muséal. Soigneusement répertoriés, les animaux des plus communs sont étudiés et conservés dans des flacons d'alcool, puis photographiés sous le microscope. Mark Dion troque sa tenue de terrain pour la blouse, et le lieu d'exposition est alors transformé en un atelier-laboratoire accessible au public. Choissant d'exhiber un travail qui relève à la fois de la science et de l'art, Dion brouille l'image comme le statut de l'artiste. Il n'y a donc nul hasard si son autoportrait - dans lequel seules ses lunettes permettent de l'identifier - se présente sous la forme d'un mannequin costumé en chasseur de papillons.

La dimension performative occupe une place centrale dans l'ensemble de la production de Mark Dion. Elle lui permet d'incarner différents rôles, non sans humour, distancé. Dion bouscule nos représentations habituelles concernant l'aventurier, le scientifique et surtout l'artiste, trois figures culturellement et socialement valorisées, souvent même idéalisées. Lorsque Dion assure "je ne joue pas, je ne suis pas un personnage et je ne prétends pas être quelqu'un d'autre", c'est vrai et faux tout ensemble. D'un côté, le créateur effectue vraiment les diverses actions qui jalonnent le processus de production ; de l'autre, ses expériences scientifiques ont une dimension fictionnelle évidente. C'est cette dimension qui marque la distinction entre l'auteur, son véritable statut, et la fonction qu'il assume temporairement, établissant la nature artistique de son travail. Ces manières de parodie, teintées d'ironie et d'admiration, sont également à interpréter comme des auto-parodies. Cela est particulièrement visible dans *Round up : An Entomological Endeavor for Smart Museum of Art*, mais le fait est patent lorsque Mark Dion se fait photographe, vêtu en savant ou en explorateur, dans le théâtre de ses opérations. [...]

Deep Time (For Robert Smithson and for Lord Kelvin) et *Deep Time Closet (For Réserve Naturelle Géologique)*, datant respectivement de 2001 et de 2002, renvoient tous deux à la géologie. La construction en escalier de la première sculpture fait doublement référence à Robert Smithson. Passionné par la géologie, ce dernier produit plusieurs œuvres offrant une structure étagée, tel *Glass Stratum*, et les *Alogons* en acier laqué blanc. En outre, la manière dont Dion utilise le goudron est à interpréter comme la citation condensée de deux autres œuvres de Smithson : *Asphalt Lump* (une plaque d'asphalte durcie) et *Asphalt Rundown* (une coulée de bitume), qui montrent deux états du matériau. C'est du goudron solidifié qui semble couler sur les marches de *Deep Time*. Cette réalisation fait par ailleurs référence à une expérimentation scientifique - l'une des plus longues qui ait jamais été mise en œuvre - menée par Lord Kelvin, un physicien anglais du XIXe siècle. Pour simuler le mouvement des glaciers, dont il étudiait le déplacement, le savant versa du goudron sur une petite construction en escalier. Aujourd'hui encore, la matière, non stabilisée, avance imperceptiblement. Mark Dion explique ironiquement que le goudron de *Temps géologique* va lui aussi, "se déplacer très lentement durant les trois prochains siècles". Enfin, le goudron se rapporte tout ensemble à la matière organique issue des profondeurs et au bitume qui recouvre de plus en plus la surface du globe.

Dans les différents *Deep Time Closets*, le sol, et plus largement la Terre elle-même, sont matérialisés par le goudron et l'argile noire. La désignation des ères géologiques, elle, est nominale : Mark Dion reprend l'ensemble des termes conventionnels correspondant à la stratification de l'écorce terrestre. Cependant, l'ordre admis est perturbé, le nom des périodes pouvant indifféremment être inscrit en bas ou en haut de la volée de marches. A l'instar de Smithson, Dion s'interroge sur l'écart entre le système de nomination, de catégorisation, et la réalité tangible. Evoquant plastiquement la pureté minimaliste par sa géométrie et sa blancheur, la structure des *Deep Time Closets* traduit l'abstraction d'une nature réduite à un ordre conceptuel. [...]



Boxes of the Paleontologist, 1993

Les caisses, malles, cartons, très nombreux, font référence à différents types de déplacements, tels le transport, le déménagement, le voyage et l'expédition. Les cartons constituent le seul élément de *The Gift*, un cabinet de curiosités en lequel on peut voir un clin d'œil à certains travaux conceptuels, tel *Duration Piece n°9*, de Douglas Huebler. Ce "work in progress", débuté en 1993, se compose de nombreuses boîtes envoyées par l'artiste à son destinataire; bien qu'emplies d'objets, ces paquets demeurent clos : ce qui importe, c'est l'acte de transmission. Dans *Boxes of the Paleontologist*, de 1993, les containers signifient, par métonymie, l'extraction des fossiles de leur site originel, leur transfert vers le musée et, partant, leur changement de statut. A l'instar de ce que fit Marcel Broodthaers, ces caisses, trouvant en l'exposition leur lieu d'immobilisation temporaire, acquièrent d'autres fonctions encore.

Ainsi, par exemple, l'emballage protecteur peut servir de socle : dans *Ursus Maritimus*, de 1995, un ours polaire factice semble se reposer sur ce qui a servi à le transporter. Semblablement, dans *Flamingo*, de 2002, un flamand rose naturalisé, puis couvert de goudron, se tient campé sur sa caisse. [...]

La monstruosité de la taupe visible dans *Les Nécrophores-L'Enterrement*, de 1997, tient à son surdimensionnement. Mesurant 2,50 mètres de haut, l'animal est bizarrement maintenu suspendu par une corde ; sur son échine, un coléoptère nécrophage est à l'ouvrage. Cette mise en espace renvoie directement aux recherches que Jean-Henri Fabre a consacrées au comportement des insectes. Dans son hommage, Mark Dion utilise à dessein l'effet habituellement produit par une échelle anormale; la taupe représente l'image du monstre telle qu'elle est transmise par la culture populaire et par les histoires pour enfants. Comme l'explique Dion, les écrits de



Flamingo, 2002

Fabre "tiennent à la fois du conte animalier et du discours scientifique; l'entomologiste est mi-La Fontaine, mi-Cuvier". On comprend dès lors pourquoi le savant intéresse l'artiste. L'œuvre est cependant davantage qu'un simple hommage à une personne : elle est aussi un monument dédié à une expérimentation. (2)



Les Nécrophores-L'Enterrement, 1997

(1) FRANÇOISE COHEN
(2) NATACHA PUGNET, *L'ICHTHYOSAURE, LA PIE ET AUTRES MERVEILLES DU MONDE NATUREL*, CATALOGUE DE L'EXPOSITION DU MUSÉE DE DIGNE, 2003.



Department of Tropical Research, 2005

Ouvert tous les jours sauf le lundi, de 10 h à 18 h
Entrée : 5 €, tarif réduit : 3,70 €

Visites commentées pour les visiteurs individuels comprises dans le droit d'entrée, à 16h30 les week-ends et jours fériés, et à 16h30 du mardi au vendredi pendant les vacances scolaires. Entrée gratuite pour tous le premier dimanche de chaque mois avec visites commentées à 15h, 15h30, 16h et 16h30. Groupes sur rendez-vous du mardi au vendredi.

ATELIERS POUR TOUS

Ouvert à tous en accès libre et gratuit pour petits et grands, de 14h à 16h, les 16 et 18 février, les 10, 21, 24 mars et les 10, 14 et 18 avril sans inscription préalable, au premier étage de Carré d'Art.

ATELIER DES ENFANTS - ANIMATIONS

Visites accompagnées et ateliers d'expérimentation plastique pour découvrir, observer, partager et pratiquer ensemble pour les 5 à 14 ans. Gratuits jusqu'à 10 ans, 3,70 € à partir de 11 ans. Sur rendez-vous les mercredis et pendant les vacances scolaires du mardi au vendredi. Calendrier détaillé disponible sur place à l'accueil du bâtiment et à la billetterie du musée ou à demander par courrier.

Renseignements et inscriptions auprès du Service Culturel du Musée : 04 66 76 35 79